

Jacques Laffitte

Le Péché de Gomorrhe

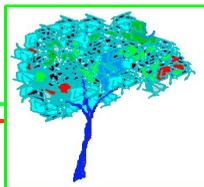
ou

la tentation intégriste



Essai

L'Arbre aux Signes
Editions



Jacques Laffitte

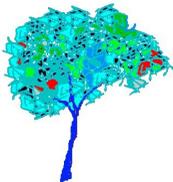
LE PECHE DE GOMORRHE
ou
la tentation intégriste

Essai

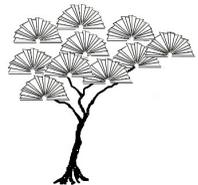
*2  me édition revue et corrigée 2012
(1  re parution Revue Etudes N   3855 Nov. 1996)*

L'Arbre aux Signes   ditions

N   Siret : 537 672 727 000 14 APE : 5811 Z



Association 1901
d'Edition & Création d'Ev  nements Culturels
14 La Galaisi  re 61340 Pr  aux du Perche
Site : www.arbreauxsignes.com
Mail : contact@arbreauxsignes.com



Rendre malheureux les gens est le dilemme des tyrans pour tenter de ne pas sombrer eux-mêmes dans la tristesse. Comment font-ils pour l'inoculer aux autres ? De la même façon qu'ils croient s'en sortir, en exportant dans leurs sujets leur impuissance fondamentale, ils vont transférer leur dilemme chez leurs victimes sous forme d'une double contrainte, ou de l'effort pour rendre l'autre fou. C'est le meilleur moyen d'incapaciter l'autre en ayant l'air de s'occuper de lui, voire même en proclamant qu'on n'a d'autre but que son bonheur, air connu des politiciens à toutes les époques. Ce problème ne pouvait pas ne pas avoir été traité quelque part dans la Bible, livre spirituel foncièrement anti-religieux, du moins en ce qui concerne la dérive aliénante. Car c'est la manière de comprendre et d'observer les textes qui produit aliénation ou émancipation. Selon ce qu'on veut y lire ou ce qu'on leur fait dire. La seule garantie d'honnêteté est de reprendre régulièrement l'interprétation à zéro et ne jamais fermer la possibilité d'une nouvelle lecture.

De nos jours...

En Israël, dans certains immeubles neufs, les ascenseurs s'arrêtent automatiquement à chaque étage le samedi. Pour quelle raison ? Pour qu'on n'ait pas à appuyer sur le bouton de l'étage désiré. Pourquoi cela ? Parce qu'on est samedi, que c'est shabbat, et que l'on ne doit pas travailler sinon on enfreindrait le commandement divin ; appuyer sur un bouton d'ascenseur serait déjà faire quelque chose, on a donc programmé le respect de la loi dans les ascenseurs... à défaut de le faire dans le cœur des hommes ! L'observance à la lettre de la loi peut-elle se substituer à l'esprit de la loi et épargner à l'homme le soin de penser, et de prendre des décisions ? Quel est le prix de cette dérive et où mène-t-elle ? Les trois religions du Livre ont

toutes été tentées ou le sont encore par l'intégrisme, forme intransigeante, exclusive, violente, de l'affirmation d'une croyance-représentation du monde ordonnant tout un ensemble de pratiques et de comportements. Est-ce lié à la nature intrinsèque du religieux ? N'est-ce pas plus largement un dérapage d'ordre organisationnel, susceptible d'affecter toutes les activités humaines, dans leurs différentes dimensions, politiques, sociologiques, économiques, voire associatives ?

Penchons-nous donc sur un texte de la Bible qui en exprime de façon voil  e le fonctionnement : l'anéantissement de Sodome et Gomorrhe. On a peu d'éléments certains sur les lieux, le type de destruction s'il y en a eu une, et sur le type de péché si ce n'est ce qu'en dit l'appellation devenue commune en ce qui concerne Sodome ; on notera que les rares rescapés (Lot et ses filles) iront de Charybde en Scylla puisqu'ils tomberont dans l'inceste, ce qui ne semble guère émouvoir le rédacteur biblique. Peu importe donc que l'  v  nement se soit réellement passé ou non comme cela nous est raconté, ou que quelqu'étendue inhospitalière et saturée en sel en ait vu sa cause attribuée à un châtiment divin. C'est le sens de cette histoire qui est passionnant, à travers ce qui apparaît comme relation des hommes à la Loi ; et qui fait apparaître le *rappor*t à la religion comme déterminant, aussi aberrant fut-il dans ce cas-là. A cet égard on trouve des éléments explicatifs dans le Talmud de Babylone¹ à travers plusieurs histori  ttes qu'il nous conte et qui sont référées    Sodome. Ces petites fables ne manquent pas de sel si l'on peut dire et mettent en scène le même rapport d'observance à la lettre d'une loi. Plutôt qu'une chronique historique il convient donc de prendre l'épisode de la destruction de Sodome et Gomorrhe comme un apologue ou un mythe.

¹ Aggadoth du Talmud de Babylone(Ed. Verdier, 1982), p.1163-1165.

Automatisme et magie des mots

Quel était donc ce péché mystérieux de Sodome et de Gomorrhe, péché tellement terrible qu'il ne put être effacé que par l'anéantissement total de ces deux villes ? Et d'abord ce péché était-il le même ? Sinon pourquoi ces deux villes avec leur péché spécifique auraient-elles été mises dans le même sac ? En quoi ce péché était-il si prenant, qu'il ne put même pas être trouvé dix justes dans toute la ville de Sodome pour la racheter malgré le talent de marchandage d'Abraham ?

La tradition² rapporte que le voyageur qui s'égarait dans cette ville était hébergé, il y avait même un lit réservé à cet usage. Mais le voyageur était étrangement traité puisqu'on lui raccourcissait les jambes si elles dépassaient du lit ou on les étirait si lui-même était trop petit³. Contrairement à ce qu'on pourrait penser ce qui faisait l'horreur de ce péché n'était pas le fait d'exercer quelque sadisme, pratique courante accompagnant assez facilement les détressements de voyageurs ou d'étrangers, ou les invasions de territoires d'à-côté. Ce qui rendait le péché de Sodome ou Gomorrhe particulièrement horrible c'est justement qu'il n'y avait pas de sadisme là-dedans mais au contraire un aspect froid, on dirait même neutre ou plus exactement impersonnel, qui poussait à l'effectuation de l'acte. On peut avancer que le but n'était pas de faire souffrir le voyageur. Et même, comble de l'horreur, il était, à l'inverse, d'effectuer parfaitement l'hébergement du voyageur, de rendre totale l'adéquation voyageur-hébergement.

² Cf. note 1.

³ Histoire connue également sous le nom de « lit de Procuste ». Brigand de l'Attique, Procuste « qui martèle pour allonger » prétendait être fils de Poséidon. Son vrai nom était Damastés « qui doit être dompté » ou Polypémon « qui cause de grands maux / qui souffre beaucoup » (le double sens est remarquable). Thésée mit fin à ses pratiques, il étendit Procuste sur son lit et lui trancha la tête.

Le Devoir

Il y avait un côté pointilleux que l'on retrouve dans les autres histoires qui couraient sur Gomorrhe : ainsi disait-on que tous les habitants faisaient l'aumône aux mendiants ; mais c'était avec des pièces dévolues à cet usage et qui n'avaient pas cours chez les commerçants ; le mendiant était riche mais ne pouvait rien en faire. On induisait ainsi chez lui le fait le désir de partir, sans avoir à le lui dire ce qui aurait été contraire au devoir d'hospitalité. On avait donc été parfaitement compatissant et même poli. Dans la forme mais évidemment pas quant au fond. C'est cette vilénie masquée sous les apparences de la bonté qui se révèle par l'absurde du traitement imposé au voyageur. Mais dont les personnes qui l'opèrent ne sont pas forcément conscientes, happées qu'elles sont par la nécessité de l'observance qui déconnecte chez elles la perception de la réalité qu'elles en arrivent à invalider au profit de leur observance totale. Le but recherché était donc la perfection. Il ne devait rien y avoir qui « cloche ». Cet impératif s'imposait à tous les hébergeants et nul étranger ne devait y échapper.

Fonctionnement impersonnel indépendant des protagonistes, adéquation de la personne (voyageur) à la fonction (hébergement), caractère parfait et obligatoire de cette imposition, sont les trois composantes de ce mode de fonctionnement que nous nous permettrons d'appeler "le péché de Gomorrhe". Cela vous a des airs de folie à la Lewis Carroll. On retrouve la même façon de prendre les recommandations au mot, les mots au pied de la lettre, et puisqu'il est ainsi prouvé que la lettre n'a qu'un pied, il s'ensuit qu'on ne doit écrire une lettre à quelqu'un que debout sur un pied ! Sinon la police religieuse va vous casser les pieds ! On voit dans cet exemple de plume les conséquences de plomb auxquelles on peut arriver quand tout s'enchaîne avec une logique automatique.

Total et universel

Quand il ne s'agit que de jeux de mots, cela ne prête pas à conséquence, mais si l'on se soumet à une telle logique impersonnelle et si l'on y oblige autrui, les conséquences peuvent être proprement effroyables. Nous avons pu, au XXème siècle, être témoin de ce genre de logique forcenée dans l'ex-URSS et ses satellites. On déformait les données réelles de production pour qu'elles soient en conformité avec les prévisions. On rectifiait le temps en effaçant de l'Histoire ce qui n'était pas conforme au présent en rendant les photos officielles aussi aérées que des tranches de gruyère. On faisait avouer aux gens des fautes qu'ils n'avaient pas commises - parce qu'il fallait qu'il y ait des coupables - du fait qu'il y avait eu crime - puisqu'il y avait plainte - transmise par la hiérarchie - dont la fonction n'est que d'exécuter. Le jeu abominable peut se complexifier en opérant quelques glissements sémantiques (d'exécuter un ordre à exécuter une personne). Ce qu'il y a de commun entre toutes ces situations c'est qu'il s'agit d'une affaire de mots et d'impossibilité à décoller le signifiant du signifié. L'individu devient le jouet de mots dont il n'a plus la maîtrise. Au lieu de se servir des mots pour rendre compte du monde (en sachant que cet ensemble de mots n'est qu'une représentation, une pure convention de signes eux-mêmes arbitraires), il en devient le serviteur obligé, sans possibilité de distanciation, de maîtrise ou d'opposition. D'où cette impression de "forcené" comme on le dit de quelqu'un atteint d'un profond déséquilibre mental qu'il va développer contre autrui. Quelles sont les caractéristiques de ce syndrome de Gomorrhe ? Comment fonctionne-t-il, et à quoi ressemble-t-il ? On peut noter qu'on est dans un processus magique, avec ses trois étapes : le mot rend compte exactement de la chose, (par sa composition et sa nature-même il a partie liée avec la chose) / le mot *est* la chose (ou la crée) / agir sur le mot égale agir sur la chose.

Sodome et Gomorrhe, l'adhésion obligatoire

Par ailleurs, on est en présence d'une totalité. Il n'y a plus d'en-dehors à cet univers. Le mot se substitue à la chose, à toute chose. La volonté se substitue à la réalité qui doit s'y plier. Le temps lui-même n'y peut résister. Il n'y a plus rien que les mots et l'observance à la lettre de la loi des mots. Pour être vraiment total, c'est-à-dire parfait, cela doit s'appliquer à tout et à tous, et ne souffrir aucune dérogation. D'où un état d'adhésion obligatoire : tout le monde doit être d'accord et faire la même chose. Toute autre perception est impossible puisqu'elle remettrait en cause le principe même et les bases du fonctionnement du groupe ; elle deviendrait ipso facto une opposition, sapant l'ordre social. Toute différence devra donc être exclue et châtiée de façon extrême. A travers ces trois plans, magie sémantique, totalité, adhésion obligatoire, on touche du doigt le processus totalitaire dans son expression la plus pure, ou disons plutôt, la plus absolue. Avant de voir les implications cachées de ce processus, allons voir du côté de Sodome. Son péché était-il différent de celui de Gomorrhe, et est-ce le hasard du planning des châtements divins qui les ont simplement associées dans la destruction?

Du côté de Sodome

Il est légitime de supposer que si les deux villes ont été simultanément et pareillement châtiées, c'est que leur péché devait avoir plus d'un point commun. Ainsi juge-t-on ensemble, dans le même tribunal, les tenants d'un même crime. Une lecture attentive du texte nous donne des détails qui ne sont pas anecdotiques mais qui nous éclairent sur la nature du lien social dans cette ville, sur la prégnance de la règle (on n'ose dire la morale mais il s'agit de ça en tant que ce qui gouverne l'action des gens) et enfin sur la pression du groupe. On peut faire

l'hypothèse que le péché spécifique de Sodome ne résidait pas tant dans le type d'acte sexuel que dans la façon de le faire. Dans le cas présent, le mode est celui de l'obligation, et ceci pour les deux parties : non seulement le nouvel arrivant y est contraint, mais l'habitant de Sodome l'est aussi. Telle est la loi ici ; et l'on fait bien sentir à Lot que ce n'est pas lui qui pourra la battre en brèche "et il veut faire le juge!"⁴, lui "venu comme étranger"⁵. La pratique de la Loi s'impose à tout le monde, ce que semble confirmer le fait que "depuis les enfants jusqu'aux vieillards : toute la population était accourue"⁶. Phénomène d'adhésion, de loi du groupe, au point que même les enfants qui ne sont pas encore capables de commettre l'acte et les vieillards qui ne le sont plus, accourent pour la faire respecter. Caractère totalitaire, nulle personne ne pouvait s'y soustraire et il ne servait à rien d'offrir un ou plusieurs substituts (les filles de Lot). C'est si peu une affaire sexuelle que, (on excusera la vulgarité des termes), les lots de consolation pourtant nettement plus côtés que les deux voyageurs à cette bourse des valeurs (puisque jeunes et vierges) ne sont pas du tout prises en compte, parce que, par principe, tout nouvel arrivant doit devenir objet pour les habitants de Sodome. On est, là encore, devant ce fonctionnement réglementaire automatique qui s'impose aux membres du groupe.

Le désir asservi

La particularité du cas de Sodome est ici qu'il s'applique au domaine du désir. L'automatisme de la Loi vient se substituer à l'aléatoire du désir. L'amour, le désir, est quelque chose d'incertain, il ne connaît pas de loi. Il est donc

⁴ Bible Genèse 19-9 Trad. Segond

⁵ Idem

⁶ Genèse 19-4.

l'expression même de la liberté, du choix des personnes. Mais il a aussi quelque chose de magique. On ne sait d'où il vient et il transforme les gens. Les po  tes disent qu'il fait des miracles, etc. Cette magie du désir, dont l'incertitude leur est insupportable, les habitants de Sodome, veulent l'assujettir à une procédure obligatoire. En cela, précisément, réside leur péché, en tout point semblable à celui de Gomorrhe. C'est, du côté de Sodome, le formalisme de la lettre appliqué à l'amour, au désir ; du côté de Gomorrhe, la réduction à une pratique, inexorablement réglementaire, de ce qui était une fonction noble et ouverte : l'hospitalité, éthique amicale et sacrée à l'égard de l'étranger.

Si un tel fonctionnement aboutit à la destruction par Dieu lui-même de ces deux villes, c'est qu'il y a péril en la demeure. Pour deux raisons : la première, la plus évidente, c'est qu'à ce genre de petit jeu... de mots et de pratiques on devient fou, et cela produit des résultats aberrants. La deuxième raison, c'est que cela fait fâcheusement concurrence à la religion ! On y retrouve, en effet, les trois composantes (magie sémantique / totalité / adhésion obligatoire), à des degrés variables selon les époques et la spécificité de chacune :

- De la magie à profusion : du rituel, des ors, de la pompe, du symbolisme, des cérémonies, des mots, et des prières pour faire rentrer Dieu dans l'ordre de nos souhaits. Tout autant que le désir affiché de se mettre en conformité avec la volonté du dieu, la religion peut être vue comme une tentative de faire obéir Dieu   ... notre volonté. La religion apparaît alors comme une inversion, un assujettissement de Dieu à l'ordre humain.
- De la totalité, puisque c'est le principe même de toute religion que d'offrir une vision globalisante du

monde : origine, auteur, fonctionnement, explication du mal, p  ch  s et châtiments, jugement, paradis-enfer, etc.

- De l'adhésion et de l'obligation : ce sont les caractères spécifiques des systèmes idéologiques, religions, partis uniques, parce qu'ils sont à forte résonance affective, identificatoire, et donc groupale ; ils sont affaire de foi (le grand soir, le nouveau genre humain), de croyance (le petit père des peuples), et non d'objectivité, ou de domaines de connaissance (qui deviennent des d  viationnismes, des hérésies, etc.). Il suffit de regarder les intégrismes de tout temps pour voir qu'ils sont les mêmes. Ils se sont toujours ressemblé : sous couvert de conversion et de prosélytisme, ils ont toujours eu pour but d'empêcher et d'interdire, en un mot d'obliger les gens à faire ce que d'autres ont décidé à leur place.

L'enfer totalitaire

Il apparaît donc doublement compréhensible que le rédacteur de cet épisode de la Bible nous montre Dieu s'opposant à cette déviation identique dans les deux villes, et qu'il fasse disparaître ces deux aberrations de la façon la plus radicale. Car, habités de façon forcenée par cette déviation, ces gens ne peuvent entendre raison. Ils se trouvent pris à un double piège, celui du processus lui-même qui constitue un auto-enfermement, et celui de la pression du groupe qui en assure l'exécution et veille à son unanimité. On retrouve trace de cet unanimisme dans le fait que le malheureux Abraham ne pourra même pas trouver dix personnes, dans toute une ville, qui échappent à cette emprise de la loi du groupe. Que ce soit dans le domaine des phénomènes naturels (il pleut ou il ne pleut pas), la loi du groupe va substituer à la loi naturelle

(météorologique) les rituels expiatoires des faiseurs de pluie, à la loi éthique de l'amour et du désir (respect de l'autre, élection réciproque) des comportements obligatoires. Assujettissement des choses, êtres, événements ou phénomènes naturels à ce qui doit être formellement ; totalitarisme du système sans en-dehors possible à sa monumentale prétention ; magie-désir de maîtrise absolue, rêve de toute-puissance. On est bien dans l'ordre humain, terriblement humain. Les conséquences aberrantes et criminelles d'un tel comportement mental, d'un tel mode de fonctionnement social, qu'ils se situent dans le champ païen-sexuel, laïc-fonctionnel, ou même religieux, voilà ce qu'illustre cet enseignement à travers ces différentes péripiéties.

L'amour et son expression naturelle, le désir sexuel, pour prendre cet exemple, sont le champ même de la liberté, de l'incertain, de la spontanéité et du plaisir relationnel. Ce sont tous ces aspects qui représentent l'intolérable à celui qui, personne ou groupe, ne peut supporter l'imprévu, la non-maîtrise sur le Réel. Face à cela qui est l'indéniable ordre du monde, son irrépressible façon de fonctionner, l'homme déviant opère une véritable mesure de rétorsion en lui appliquant une caricature de modalité d'effectuation, à savoir *un règlement*. Cette volonté de substitution va produire un enfer, un enfermement totalitaire pour étouffer la « fausse note » de l'improvisation. C'est ce refus de l'imprévu qui révèle la nature de l'opération : il s'agit d'un désir de maîtrise absolue, c'est-à-dire d'un délire de toute-puissance⁷. C'est pour cela qu'on y trouve tant de corrélations avec la religion. Celle-ci, en effet, cadre, traite et essaie d'influencer ce qu'elle postule comme étant la Toute-Puissance.

⁷ On retrouve la même problématique dans la Tour de Babel. (Cf. ce chapitre.)

Peur de l'inconnu

Vulnérabilité face à l'imprévu, à la nouveauté, pour appuyer cette assertion il suffit de constater que les deux épisodes-mythes qui nous occupent ont comme acteur commun le nouvel arrivant, l'étranger. On sait que c'est « la difficulté » qu'ont à gérer toutes les sociétés. Elles ont, en effet, bien du mal à rendre cohésif leur groupe social à l'aide d'un corpus inventé de connaissances plus ou moins adaptées aux conditions du lieu, mais posées comme sûres, absolues, éternelles et universelles, c'est-à-dire valables en tous lieux. Quand surgit l'étranger, quidam venant on ne sait d'où, susceptible de dire « Chez moi c'est pas du tout comme ça », l'effet est désastreux. L'irruption de la relativité en pleine figure est dure à recevoir, et l'on n'a pas encore appris à tendre l'autre joue. On a donc plutôt tendance à exécuter comme fou, hérétique, destructeur des dieux, etc., celui qui vient apporter de la différence, du tout autre dans l'ordre de la connaissance et dans l'ordre public. Le traitement du nouveau, de ce qui est « autre », différent, est au cœur de ce drame qui se joue identiquement dans les deux villes. C'est contre ce « danger » qu'elles se prémunissent. « Danger » qui n'est danger que parce qu'elles en ont peur. Et elles en ont peur parce qu'elles se sont conçues et bâties sur du clos, de l'identité exclusive, « bien à nous », du même, bétonné par des pratiques unanimistes. Et, fatalement, cette forteresse va se dresser contre tout ce qui, par définition, n'est pas elle, n'est pas en accord avec ses valeurs ou pratiques. Tout aussi fatalement, le corps social, se défendant contre un corps étranger, va devoir soit l'éradiquer, soit l'assimiler par un acte initiatique lui faisant signer son adhésion à ce qui le rassemble, à sa loi Constitutive. Peu importe que cette dernière soit ou ne soit pas logique et rationnelle, c'est sa loi, et le nouvel arrivant doit en passer par ses fourches caudines. C'était le sens du rapport

sexuel obligatoire à Sodome dont on voit qu'il était érigé...
contre le désir !

La lettre et l'esprit

Par contre, le rejet de l'absolutisme-totalitarisme, le rejet du formalisme, de l'observance à la lettre et non dans l'esprit, rejoignent le message du Christ qui ne cessera de vitupérer contre ce genre d'hypocrisie. Tout au long de l'histoire de l'humanité, on retrouve cette tentative de réduire à sa volonté ce qui, par essence, échappe : le désir, l'éthique, Dieu. Or, c'est précisément la prise en compte de l'aléatoire, de l'incertain, de la déprise (ce qui ne veut pas dire de la passivité), qui constitue le véritable message de la spiritualité, à savoir la compréhension de l'esprit de ce qui est. C'est pour y aider qu'ont été « créés-révélés » la Loi, le Message, la Parole, la Voie, le Veda (Savoir), etc., peu importe l'appellation spécifique à chaque religion. Pas pour une observance de machine avec sa check-list. Le but de la Loi est d'être un guide, un repère, pas un formulaire réglementaire à administrer comme un médicament pour ne pas penser, pour ne pas affronter les questions, le doute, l'incertain. Là réside la différence fondamentale entre la Religion-Spiritualité et la Religion-Intégrisme.

La « religion-spiritualité » s'offre comme une méthode pour promouvoir l'assomption de l'homme, l'essor de sa personnalisation en tant que sujet de plein droit, participant du divin. Cette part divine, il appartient à l'homme de la développer. Elle postule son autonomie de sujet libre et le fonde en tant que tel.

La « religion-intégrisme » se présente, elle, comme une forme contraignante d'imposition du message – la contrainte se légitimant de et par la puissance de son origine supposée. Cette forme contraignante n'exprime en fait que la volonté de

pouvoir absolu, intégrant en un même ensemble soudé : la maîtrise du corpus idéologique ou de connaissance (rendant compte du Tout, de la réalité et de ses ressorts) / le monopole de sa traduction en règles de comportement social (le pouvoir politique) / les moyens d'imposition de ces règles au corps social grâce à une Organisation (Parti, appareil d'état, organisations religieuses) qui assure la pérennisation et la protection du système, et donc au premier chef d'elle-même.

Une même dérive

La marque de la religion-intégrisme (à l'opposé de l'acte libre de recherche) est le rapport de forces, tant à l'égard du Tout, qui doit répondre par magie et autres moyens, qu'à l'égard du corps social, par imposition de règles et rejet de ce qui serait autre, différent. Elle apparaît fondamentalement dans ses manifestations comme étant une formation défensive, psychologique et sociale, caractérisée par l'exclusivité, la pérennisation, le primat de l'organisation ; l'ensemble se parant nécessairement des couleurs de la Toute-Puissance. Il convient de remarquer que la dérive est la même, quelle que soit la nature des formations idéologiques qui ont pour but l'organisation de la « réalité ». Qu'elles soient religieuses, laïques (communismes), ou fonctionnelles (technocratie, bureaucratie), elles sont sœurs. Seule leur taille et leur capacité à s'imposer les différencient. A ce niveau, seule la Loi peut juguler leur prétention exponentielle ; on peut même avancer que c'est là une des principales fonctions de la Loi que de mettre des limites à cette monstruosité. Et non pas de servir de support ou de justification à la mise en œuvre de cette tentation totalitaire.

Mais pourquoi l'homme aspire-t-il tellement à ce désir de Toute-Puissance, au point de tordre les faits, de devenir un tortionnaire de la réalité et de ses semblables, en construisant un enfer totalitaire ? Parce que l'homme a peur de la mort. La

mort est ce qui, par définition, échappe au pouvoir de l'homme, la seule chose par laquelle il devra passer aussi loin qu'il puisse en repousser le terme. Seul un rêve de Toute-Puissance lui semble pouvoir faire pièce à cet « insupportable », en un déni de réalité allié à un fantasme narcissique de grandiosit  . Et il fait tout pour réaliser son rêve, même s'il lui faut pour cela passer sur le corps de ses semblables. Ce qui explique pourquoi l'homme tue aussi facilement : il essaie de tuer... la mort !

Dans ce rapport toujours difficile, jamais résolu, avec la mort, nous sommes de plain-pied avec la finalité du message spirituel de toutes les religions, à savoir promouvoir des méthodes pour accepter notre condition de mortel sans passivité-fatalisme, mais également sans menées totalitaires.

C'est précisément sur ce point que les messages spirituels apportent r  ponse⁸, même si la forme de la réponse et son véhicule, l'Organisation religieuse, d  voient souvent le message en passant à l'ennemi, à savoir la réalisation ou représentation du fantasme de Toute-Puissance. A nous de ne pas confondre la carte et le territoire, le véhicule et le voyage.



⁸ Souvent sous forme de mythe, comme c'est le cas avec la Tour de Babel. Voir notre livre Les 3 Tours de Babel Arbre aux Signes Editions.

L'Arbre aux Signes

vous invite à le retrouver sur ses sites :

www.arbreauxsignes.com et www.spiritualite-libre.com

et à lire en version papier ou e-book :

Livres du même auteur :

Caïn, l'énigme du premier criminel

Les 3 Tours de Bab'El

Mais... Comment peut-on être fanatique ?

La Face cachée de Dieu (à paraître)

Jonas, le pardon mode d'emploi

Livrets à thèmes :

Le Sacrifice d'Isaac

L'Échelle de Jacob

La Gorgone Méduse

Pandora, la femme une calamité ?

Le Péché de Gomorrhe, la tentation intégriste

Esopé, ou l'art de prendre langue

Dukkha, l'autre signification

Pour nous contacter : contact@arbreauxsignes.com

Illustration de couverture :
Sodom and Gomorrah par John Martin

Quel était ce fameux péché qui valu à Sodome et Gomorrhe la destruction ? Tout le monde croit que c'était une histoire de préférence sexuelle. Pas si sûr. Ne serait-ce pas plutôt le rigorisme, la même obligation pour tous, c'est-à-dire un totalitarisme ?

L'auteur explore cette hypothèse et nous fait aller de surprise en surprise. On s'aperçoit que non seulement cette analyse tient la route, mais qu'en plus elle permet de jeter un regard décapant sur... nos sociétés contemporaines ! Et sur les enjeux d'actualité comme le fanatisme !



Philosophe et psychologue diplômé (DESS), Jacques Laffitte s'est consacré aux phénomènes de communication, d'identité et de groupes.

Depuis 25 ans il centre son travail sur la spiritualité, sur le fonctionnement psychique de la croyance (pas seulement religieuse, mais aussi politique ou de groupe), et notamment le phénomène du fanatisme.

Dans *Le Pêché de Gomorrhe*, il nous livre une analyse saisissante d'une histoire que l'on croyait simple et entendue. Il montre que c'est la métaphore d'une tendance rémanente des hommes : la tentation de l'intégrisme, du fanatisme. Dont le fonctionnement nous est dévoilé dans les soubassements de cet apologue.

Analyste des religions, l'auteur jette sur les grands mythes bibliques et antiques un regard de psychologue. En émerge une spiritualité laïque enfin libérée de l'obligation de croire.

La spiritualité est une affaire trop sérieuse pour être laissée aux religieux !